

Philip K.

Dick

Le roi des elfes



folio
SF

Extrait de la publication

FOLIO SCIENCE-FICTION

Philip K. Dick

Le roi des elfes

*Traduit de l'américain
par Bruno Martin, France-Marie Watkins,
Denise Hersant, Michel Deutsch, Michel Demuth
Traductions revues et harmonisées
par Hélène Collon*

Gallimard

Extrait de la publication

Cet ouvrage est publié avec l'accord de l'auteur et de son agent
Baror International Inc., Armonk, New York, USA.

Titres originaux :

THE BUILDER © 1953 ; THE KING OF THE ELVES © 1953 ;
THE COOKIE LADY © 1953 ; THE GOLDEN MAN © 1954 ;
IF THERE WERE NO BENNY CEMOLI © 1963 ; WATERSPIDER © 1964 ;
THE WAR WITH THE FNOOLS © 1964 ; THE EXIT DOOR LEADS IN © 1979 ;
CHAINS OF AIR, WEB OF AETHER © 1980 *by Philip K. Dick.*

© *The Philip K. Dick Estate, 1987.*
© *Éditions Denoël, 1994, 1996, 1997, 1998, pour la traduction française.*
© *Éditions Gallimard, 2010, pour la présente édition.*

Publié pour la première fois en 1952, Philip K. Dick (1928-1982) s'oriente rapidement, après des débuts assez classiques, vers une science-fiction plus personnelle, où se déploient un questionnement permanent de la réalité et une réflexion radicale sur la folie. Explorateur inlassable de mondes schizophrènes, désorganisés et équivoques, Philip K. Dick clame tout au long de ses œuvres que la réalité n'est qu'une illusion, figée par une perception humaine imparfaite.

L'important investissement personnel qu'il plaça dans ses textes fut à la mesure d'une existence instable, faite de divorces multiples, de tentatives de suicide ou de délires mystiques.

Le constructeur

Titre original :

THE BUILDER

*Première parution : Amazing Stories, décembre 1953-janvier 1954.
Traduction de Bruno Martin.*

Extrait de la publication

« E.J. Elwood ! fit Liz, d'un ton inquiet. Tu n'écoutes rien de ce que nous disons. Et tu ne manges rien non plus. Mais enfin, qu'est-ce que tu as ? Parfois, je ne te comprends vraiment pas. »

Ernest Elwood resta un long moment sans réagir. Il continuait de regarder le crépuscule par la fenêtre, comme s'ils n'existaient pas, comme s'il entendait quelque chose qu'ils ne pouvaient percevoir. Finalement il poussa un soupir en se redressant sur sa chaise, peut-être pour dire quelque chose. Mais à ce moment, il heurta du coude sa tasse de café et se tourna pour la retenir en essuyant le café qui s'était répandu sur le côté. « Je te demande pardon, dit-il. Tu disais ?

— Mange, chéri », répondit sa femme. Elle jeta un coup d'œil aux deux garçons pour voir s'ils s'étaient également arrêtés de manger. « Tu sais, je me donne beaucoup de mal pour préparer tes repas. »

Bob, l'aîné, n'avait pas cessé de manger. Il coupait avec soin son foie et son bacon en petits morceaux. Mais évidemment, le petit Toddy avait posé couteau et

fourchette en même temps que son père, et restait lui aussi silencieux, les yeux fixés sur son assiette.

« Tu vois ? reprit Liz. Tu donnes le mauvais exemple. Mange donc. Ça refroidit. Tu tiens vraiment à manger du foie froid ? Il n'y a rien de pire, sinon la graisse figée du bacon. La graisse figée, il n'y a rien de plus difficile à digérer. Surtout le gras de mouton. On dit même qu'il y a des gens qui sont incapables d'en manger. Chéri, je t'en prie, mange. »

Elwood acquiesça et enfourna quelques petits pois avec un morceau de pomme de terre. Toddy l'imita avec la même gravité, petite réplique de son père.

« Dites, fit Bob, aujourd'hui à l'école, on a fait un exercice de sauvetage en cas de bombardement atomique. On s'est couchés sous les pupitres.

— Ah bon ? fit Liz.

— Mais Mr. Pearson, le professeur de sciences, dit que s'ils nous lâchent une bombe atomique dessus, toute la ville sera détruite, alors je ne vois pas à quoi ça sert de se mettre sous les bureaux. Ils devraient se rendre compte des progrès de la science. De nos jours, il y a des bombes qui détruisent tout sur des kilomètres carrés. Il ne reste rien debout.

— T'en sais des choses, murmura Toddy.

— Oh, la ferme !

— Les enfants ! intervint Liz.

— C'est la vérité, insista Bob avec un grand sérieux. Un type que je connais, qui est dans le corps de réserve des Marines, dit que les nouvelles armes détruisent les récoltes de blé et contaminent l'eau. C'est des sortes de cristaux.

— Seigneur ! dit Liz.

— Ils n'avaient pas ça pendant la dernière guerre. L'atome est venu presque à la fin, sans qu'ils aient vraiment l'occasion de l'employer à grande échelle. » Bob se tourna vers son père. « C'est vrai, hein, papa ? Je parie que quand tu étais dans l'armée, vous n'aviez pas d'armements atom... »

Elwood jeta sa fourchette, recula sa chaise et se leva. Liz le regarda, ahurie, sa tasse à mi-chemin de ses lèvres. Bob resta la bouche ouverte, interrompu au milieu de sa phrase. Le petit Toddy ne broncha pas.

« Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a, chéri ? demanda Liz.

— À plus tard. »

Abasourdis, ils le suivirent des yeux ; il quitta la table, sortit de la salle à manger, et ils l'entendirent passer dans la cuisine puis ouvrir la porte de derrière. Un instant après, le battant se refermait derrière lui.

« Il est sorti dans le jardin, dit Bob. Est-ce qu'il a toujours été comme ça, maman ? Pourquoi il se conduit aussi bizarrement ? Ça ne serait pas une sorte de psychose de guerre qu'il aurait attrapée aux Philippines ? Pendant la Première Guerre mondiale, on appelait ça "choc post-traumatique", mais maintenant on sait que c'est une forme de psychose. C'est quelque chose comme ça, non ?

— Mange ! » dit Liz, les joues brûlantes de colère. Elle secoua la tête. « Maudit soit-il ! Qu'est-ce qu'il peut bien... »

Les garçons revinrent à leur assiette.

Il faisait sombre dans le jardin. Le soleil était couché, l'air frais et empli d'insectes nocturnes qui dansaient

sur place. Dans le jardin voisin, Joe Hunt ratissait les feuilles mortes sous son cerisier. Il adressa un signe de tête à Elwood.

Elwood longea l'allée à pas lents et traversa le jardin en direction du garage. Là, il s'immobilisa, les mains dans les poches. Près du garage, une grande forme pâle se profilait sur fond de ciel crépusculaire. Alors une espèce de chaleur naquit en lui. Une tiédeur étrange, quelque chose comme de la fierté additionnée de plaisir et... d'impatience. Le spectacle du bateau ne manquait jamais de l'exciter. Même au tout début il avait senti son cœur s'emballer, ses mains trembler, son visage se couvrir de sueur.

Son bateau. Il s'en approcha en souriant et donna une tape sur son flanc massif. Quel beau bateau c'était, et comme il avançait bien ! Il était presque terminé, maintenant. Il lui en avait fallu, du temps et du labeur. Tous ses après-midi libres, les dimanches, et parfois même le matin avant d'aller au travail.

C'était le meilleur moment, tôt le matin, quand le soleil était vif, l'air pur et odorant, le jardin étincelant de rosée. Son heure préférée ; personne pour le déranger, lui poser des questions. Il donna à nouveau du poing sur la coque résistante. Oui, beaucoup de travail et de matériaux. Bien sûr Toddy l'avait aidé. Il n'aurait certainement pas pu faire ça tout seul ; aucun doute là-dessus. Si Toddy n'en avait pas tracé les plans sur sa planche à dessin, et...

« Salut », fit Joe Hunt.

Elwood sursauta et se retourna. Appuyé à la clôture, Joe le regardait.

« Pardon, dit Elwood. Vous disiez ? »

— Vous aviez drôlement l'esprit ailleurs, dites donc, remarqua Hunt, qui tira une bouffée de son cigare. Belle soirée, hein ?

— Oui.

— C'est un sacré beau bateau que vous avez là, Elwood.

— Je vous remercie », murmura Elwood. Il s'éloigna du bateau et retourna vers la maison. « Bonne nuit, Joe.

— Ça fait combien de temps, déjà, que vous travaillez à ce bateau ? demanda Hunt pensivement. Au moins un an, non ? Et vous n'avez pas ménagé vos efforts. On dirait que chaque fois que je vous vois, vous trimblez du bois, vous sciez ou vous jouez du marteau à tour de bras. »

Elwood opina tout en se rapprochant de la porte de derrière.

« Vous y faites même travailler vos enfants. Du moins le petit. Oui, c'est un beau bateau. » Hunt s'interrompit. « Il faut que vous ayez l'intention d'aller rudement loin, à voir ses dimensions. Voyons, rappelez-moi où vous voulez aller, déjà ? J'ai oublié. »

Silence.

« J'ai pas entendu, Elwood, fit Hunt. Parlez plus fort. Avec un bateau aussi grand, vous devez... »

— Fichez-moi la paix ! »

Hunt eut un rire nonchalant. « Qu'est-ce qu'il y a, Elwood ? Je me moque gentiment, je vous taquine.

Mais, sérieusement maintenant : où irez-vous avec ça ? Vous comptez le remorquer jusqu'à la plage et le mettre à flot ? Je connais un type qui a un petit voilier ; il le met sur une petite remorque et il l'accroche à sa voiture. Il descend au port de plaisance à peu près toutes les semaines. Mais bon sang ! vous ne pourrez jamais charger ce machin sur une remorque. Vous savez, j'ai entendu parler d'un type qui avait construit un bateau dans sa cave. Une fois son travail terminé, savez-vous ce qu'il a découvert ? Le bateau était si grand que, quand il a voulu le faire passer par la porte... »

Liz Elwood apparut sur le seuil, donna de la lumière dans la cuisine et poussa le battant. Puis elle descendit dans l'herbe, les bras croisés.

« Bonsoir, Mrs. Elwood, dit Hunt en portant la main à son chapeau. Belle soirée.

— Bonsoir. » Liz se tourna vers son mari. « Au nom du ciel, vas-tu rentrer ? fit-elle d'une voix basse mais dure.

— C'est bon. » Indifférent, Elwood tendit le bras vers la porte. « J'arrive. Bonne nuit, Joe.

— Bonne nuit », répondit Hunt. Celui-ci les regarda entrer tous les deux. La porte se referma, la lumière s'éteignit. Hunt secoua la tête. « Drôle de type, murmura-t-il. Et de plus en plus bizarre avec ça. Comme s'il vivait dans un autre monde. Lui et son bateau ! »

Sur quoi il rentra chez lui.

« Elle avait tout juste dix-huit ans, dit Jack Fredericks, mais elle n'avait plus grand-chose à apprendre.

— Les filles du Sud sont comme ça, dit Charlie. Comme des fruits, de beaux fruits mûrs, bien moelleux, légèrement humides.

— Il y a quelque chose de ce genre dans Hemingway, je ne sais plus où, intervint Ann Pike. Je ne me rappelle plus dans quel bouquin. Il compare une...

— Mais leur façon de parler ! reprit Charlie. Comment peut-on supporter leur accent ?

— Qu'est-ce qu'il a leur, accent ? protesta Jack. Elles s'expriment différemment, mais on s'y habitue.

— Pourquoi ne parlent-elles pas normalement ?

— Que veux-tu dire ?

— Elles parlent comme... comme les gens de couleur.

— C'est parce qu'ils sont tous originaires de la même région, expliqua Ann.

— Prétendrais-tu que cette fille était noire ? fit Jack.

— Non, bien sûr que non. Finis ta tarte. » Charlie consulta sa montre-bracelet. « Presque une heure. Il va falloir retourner au bureau.

— Attendez ! Je n'ai pas fini de manger ! lança Jack.

— Vous savez, il y a des tas de gens de couleur qui s'installent dans mon quartier, dit Ann. Il y a un panneau d'agence immobilière sur une maison, au carrefour, qui dit : *Bienvenue à toutes les races*. J'ai failli en tomber raide morte quand je l'ai vu.

— Qu'avez-vous fait ?

— Rien. Que peut-on y faire ?

— Vous savez, quand vous travaillez pour le gouvernement, on peut vous coller comme voisin un Noir

ou un Chinois, dit Jack. Et vous ne pouvez pas protester.

— Sauf en démissionnant.

— Mais ça porte préjudice à votre droit au travail, fit Charlie. Comment bosser dans des conditions pareilles ? Dites-le-moi ?

— Il y a trop de cocos au gouvernement, observa Jack. C'est comme ça que c'est venu, cette façon d'embaucher des fonctionnaires sans se préoccuper de leur race. C'était à l'époque des Grands Travaux, sous Harry Hopkins.

— Savez-vous où il était né, au fait ? demanda Ann. En Russie !

— Non, ça c'était Sidney Hillman, répliqua Jack.

— C'est du pareil au même, fit Charlie. On devrait les y renvoyer tous. »

Ann examina curieusement Ernest Elwood, qui lisait tranquillement son journal sans rien dire. La cafétéria était pleine de bruit et d'agitation. Tout le monde mangeait, parlait, allait et venait en tous sens. « Ça va, E.J. ? s'enquit-elle.

— Ça va.

— Il lit le compte rendu du match des White Sox, dit Charlie. Ça se voit à son air concentré ! À propos, j'ai emmené mes gosses au match, l'autre soir, et...

— Allons-y, dit Jack en se levant. Il faut rentrer au bureau. »

Ils se levèrent tous. Elwood replia son journal en silence et le mit dans sa poche.

« Dites donc, vous n'êtes pas très bavard », lui dit Charlie tandis qu'ils longeaient l'allée.

Elwood releva les yeux. « Désolé.

— Je voulais vous demander quelque chose. Voulez-vous venir samedi soir faire une petite partie ? Il y a un sacré bout de temps que vous n'avez plus joué avec nous.

— Ne l'invitez pas, dit Jack en réglant son repas à la caisse. Il est porté sur les distractions bizarres, genre jouer au poker menteur ou au base-ball, cracher dans la mer...

— Moi, c'est le poker, dit Charlie en souriant. Allez, Elwood. Plus on est de fous, plus on rit. On boira une ou deux bières, on causera, et on oubliera un peu sa femme, hein ?

— Un de ces jours, on organisera une bonne petite partie entre hommes », dit Jack en empochant sa monnaie. Un clin d'œil à Elwood. « Vous voyez ce que je veux dire ? On se trouve quelques filles, on va voir un petit spectacle... »

Il dessina en l'air des formes suggestives.

Elwood s'écarta. « Peut-être. J'y penserai. »

Il paya son déjeuner. Puis il sortit sur le trottoir inondé de soleil. Les autres étaient encore à l'intérieur, ils attendaient Ann qui était allée se repoudrer.

Elwood pivota brusquement et s'éloigna à grands pas de la cafétéria. Il tourna vivement à l'angle de la rue et se trouva dans Cedar Street, devant un magasin de télévision. Vendeurs et employés qui allaient déjeuner ou en revenaient se bousculaient autour de lui en échangeant rires et propos divers, et des fragments de conversations montaient et retombaient autour de lui comme les vagues sur l'océan. Il s'engagea dans l'entrée du

magasin et resta planté là, les mains dans les poches comme un homme qui s'abrite de la pluie.

Qu'avait-il donc ? Peut-être devrait-il consulter un médecin. Les bruits, les gens, tout le contrariait. Partout le vacarme et l'effervescence. Il ne dormait pas assez la nuit. Peut-être était-ce une question d'alimentation. Et puis il travaillait tellement dur dans son jardin ! Quand il allait se coucher le soir, il était épuisé. Elwood se frotta le front. Les gens, le bruit, les conversations incessantes tout autour de lui, ces formes ininterrompues qui se mouvaient dans les rues et les magasins...

Dans la vitrine de la boutique, un grand téléviseur diffusait l'image joyeusement palpitante d'une émission privée de son. Elwood se mit à regarder passivement. Une femme en collant faisait de l'acrobatie, se lançant tout d'abord dans une série de grands écarts avant de faire la roue puis d'accomplir plusieurs sauts périlleux. Elle marcha un moment sur les mains en souriant aux spectateurs ; ses jambes s'agitaient en l'air. Puis elle disparut, et ce fut le tour d'un homme vêtu de couleurs vives qui tenait un chien en laisse.

Elwood consulta sa montre. Une heure moins cinq. Il avait cinq minutes pour regagner son bureau. Il ressortit sur le trottoir et jeta un coup d'œil au coin de la rue. Ann, Charlie et Jack n'étaient pas en vue. Ils avaient filé. Elwood se mit à longer lentement les boutiques, les mains dans les poches. Il s'arrêta un moment devant le bazar et observa les femmes qui se bouscuaient autour du rayon bijoux fantaisie en touchant les objets ou les prenant carrément pour les examiner. Dans la vitrine d'un drugstore, il resta en contemplation devant

une publicité pour un remède contre la mycose, une sorte de poudre qui se répandait entre deux orteils craquelés et couverts d'ampoules. Il traversa la chaussée.

De l'autre côté, il s'arrêta pour regarder des vêtements féminins, jupes, corsages et chandails. Une photo en couleurs montrait une fille très élégante ôtant son corsage pour révéler son élégant soutien-gorge. Elwood passa son chemin. Dans la devanture suivante, c'étaient des articles de voyage, valises et malles.

Des bagages... Il s'immobilisa, le front plissé. Une vague pensée lui vint, trop nébuleuse pour prendre vraiment forme. Une impulsion soudaine naquit au fond de lui. Il regarda sa montre. Une heure dix. Il était en retard. Il fonça jusqu'à l'angle de la rue et attendit impatiemment que le feu passe au rouge. Un petit groupe d'hommes et de femmes se pressa autour de lui, descendant du trottoir pour attraper l'autobus qui arrivait. Elwood regarda le véhicule s'arrêter et ouvrir ses portes. Les gens se ruèrent à bord. Soudain Elwood se décida à les imiter et grimpa sur le marchepied. Les portes se refermèrent derrière lui et il chercha de la monnaie dans sa poche.

L'instant d'après, il s'asseyait près d'une énorme vieille femme qui tenait un enfant sur ses genoux. Elwood resta là à attendre, les mains jointes, le regard braqué devant lui. Le bus démarra et partit en direction des quartiers résidentiels.

En rentrant chez lui, il ne trouva personne. La maison était sombre et fraîche. Il alla dans la chambre prendre ses vieux vêtements dans le placard. Il sortait dans le

jardin quand Liz apparut dans l'allée, les bras chargés de sacs à provisions.

« E.J. ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi es-tu rentré ? »

— Je ne sais pas. J'ai pris un congé. Ne t'en fais pas. »

Liz posa ses paquets contre la clôture. « Bon sang, ce que tu m'as fait peur », dit-elle avec irritation. Elle l'examina attentivement. « Tu as pris un *congé* ? »

— Oui.

— Et ça t'en fait déjà combien, cette année ? Combien de congés en tout ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ? Eh bien, est-ce qu'il t'en reste ?

— Pour quoi faire ? »

Liz le regarda fixement. Puis elle ramassa ses sacs et entra dans la maison, laissant la porte de derrière claquer bruyamment derrière elle. Elwood fronça les sourcils. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Il entra dans le garage et entreprit de transporter du bois et des outils sur la pelouse, près du bateau.

Il leva les yeux sur la coque. Elle était carrée, imposante et carrée comme une énorme et solide caisse d'emballage. Dieu qu'elle était solide ! Il y avait mis des quantités de poutres. Il y avait une cabine couverte avec un grand hublot, un toit goudronné... Sacré bateau !

Il se mit à l'œuvre. Bientôt, Liz ressortit et traversa la cour sans bruit, si bien qu'il ne la remarqua qu'en allant chercher les grands clous dont il avait besoin.

« Alors ? » fit Liz.

Elwood se figea un instant. « Alors quoi ? »

LA VÉRITÉ AVANT-DERNIÈRE
MENSONGE ET CIE
UBIK
MON ROYAUME POUR UN MOUCHOIR
LA BULLE CASSÉE
DANS LE SECTEUR DE MILTON LUMKY
TOTAL RECALL
LE PÈRE TRUQUÉ
PORTRAIT DE L'ARTISTE EN JEUNE FOU

Aux Éditions Joëlle Losfeld

HUMPTY DUMPTY À OAKLAND
L'HOMME DONT TOUTES LES DENTS ÉTAIENT SEM-
BLABLES

Aux Éditions du Cherche Midi

LES VOIX DE L'ASPHALTE



Le roi des elfes

Philip K. Dick

Cette édition électronique du livre
Le roi des elfes de Philip K. Dick
a été réalisée le 14 décembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070399161 - Numéro d'édition : 167851).

Code Sodis : N50705 - ISBN : 9782072456190
Numéro d'édition : 236498.